

Bernard Berrou

Belvédères

Préface de Philippe Le Guillou

LOCUS
SOLUS

Tout homme a en lui son Patmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effrayant promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténèbres. S'il va sur cette cime, il est pris. Les profondes vagues du prodige lui ont apparu. Nul ne voit impunément cet océan-là. Désormais il sera le penseur dilaté, agrandi, mais flottant ; c'est-à-dire le songeur. Une certaine quantité de lui appartient maintenant à l'ombre. L'illimité entre dans sa vie, dans sa conscience. [...] Il s'obstine à ce regard sur l'invisible, à cet effort pour palper l'impalpable, il s'y accoude, il s'y penche...

Victor Hugo

Gaieté ma force !

Céline

Introduction

Je fais partie de ces voyageurs solitaires qui s'épanouissent dès que le sol s'élève et que s'élargit l'horizon. Plus l'on se hisse vers la voûte céleste, plus on s'éloigne des trivialités du monde ici-bas. Devrais-je commencer par dire ma phobie des endroits encaissés, des fonds de vallées, ce qui se nomme dépression, thalweg, défilé, chemin de halage... J'y étouffe et m'y sens en danger. Tout devient si différent, vu d'en haut, le monde s'ouvre à vous, la pensée s'active, l'imagination se nourrit des paysages illimités. Je me souviens de Georges Bataille qui se retirait des journées entières dans le village perché d'Apchon en Auvergne, parmi les ruines d'un château féodal.

Les hauts pays de l'intérieur résistent mieux aux désastres de la prospérité que les régions de plaines ou du bord de mer. C'est là leur chance. Je pense à des vieilles régions de France où je n'ai jamais cessé de revenir, bois sombres de la haute Corrèze ou du Morvan, âpreté des plateaux de l'Aubrac ou du Mont-Lozère, crêtes schisteuses des Montagnes d'Arrée. Ces terres évacuées semblent avoir cessé de se transformer à un moment crucial du temps, qui une fois franchi, aurait accéléré leur perte. Elles sont les derniers refuges pour se protéger de ce que l'on nomme progrès. Retenons le propos d'Octavio Paz : « l'empressement à se développer me fait penser à une course effrénée en vue d'arriver plus tôt en enfer ».

Fort de ce principe, c'est au cœur d'une Bretagne peu courue, que je me suis engagé sur les chemins de traverse. Après avoir consulté les cartes IGN j'ai emprunté des petites routes vers des patelins dont le vocable m'était étranger. J'ai laissé ma voiture sur le bas-côté et me suis risqué parfois à pied à travers champs, vers des villages perdus, à mille lieues des affluences touristiques. Ces endroits sans pittoresques où le hasard me conduisait se trouvaient le plus souvent dans l'intérieur, mais parfois à un saut de puce du littoral. J'ai goûté leur silence, leur modestie, leur charme suranné. J'ai accordé à mes haltes la durée nécessaire

pour nouer des rencontres. J'y suis revenu. Je les ai visités sans empressement, avec la juste discrétion qui évite de passer pour un touriste en quête de clichés, ou pour un chemineau pouvant être suspecté de maraude.

Afin de ne pas bloquer mon esprit sur une attente trop précise, je n'ai jamais établi un programme, me laissant attirer par la boucle d'une route secondaire, la sonorité agréable d'un toponyme. Au final, je me suis rendu compte que je ne connaissais qu'une infime partie de la Bretagne.

Après avoir établi un bilan de mes errances, j'ai constaté que c'était l'impératif des hauteurs, le goût des belvédères, qui m'avaient le plus souvent guidé vers ces lieux dont je connaissais à peine le nom. Chemins panoramiques, petites routes secondaires, larges horizons, bourgades de plein vent, constituent le fil conducteur de ces itinéraires vagabonds qui m'ont mené vers des localités peu courues de Bretagne : Peumerit, Lennon, Goulven, Goulien, Guissény, Clédén Cap Sizun, La Trinité Langonnet, Le Juc'h, Scrignac, Poullaouen, Carnoët... Autant de patelins qui figurent en bonne place dans mon panthéon de lieux inspirés.

Mais les belvédères dont il est question ne se limitent pas à des lieux. Ils regroupent des instants de plénitude comme la lecture, l'écriture, la peinture, des états de

grâce liés à la beauté, au mystère de l'art, ainsi que les rencontres essentielles qui jalonnent une vie. Ces moments d'élévation que la mémoire sélectionne et conserve dans la gravité du temps, nourrissent les forces de l'esprit et déclenchent des opérations bénéfiques, créatrices de lucidité et de tolérance, afin que la culture – si elle est considérée comme un long processus de découverte de soi-même –, demeure une exaltation humaniste pleine d'espoir.

Parmi tout ce qui se dilue et s'efface, il est du devoir de chacun de trouver ses propres belvédères afin de repousser les passions tristes qui ne sont jamais loin de frapper à la porte.

BB

I

Belvédères de Bretagne

Titre I

Tout a commencé par la découverte d'une colline un jour que je flânaï en voiture sur la route départementale entre Gourin et Guémené-sur-Scorff. Je l'ai aperçue par hasard après avoir tourné la tête vers la gauche. Une fois rentré je me suis précipité sur la carte IGN. La Calotte St-Joseph, c'est son nom, est une éminence isolée qui culmine à 297 mètres au nord de La Trinité-Langonnet en Bretagne. Elle fait partie intégrante d'un ensemble appelé Minez Du à l'extrémité orientale de la chaîne des Montagnes Noires. Depuis ce jour, cette colline est entrée dans ma vie au point de devenir un lieu obsessionnel où se cristallise une grande part de mon imaginaire. Si elle exerce une réelle attraction, sans vouloir s'imposer, c'est moins par sa dimension ou sa hauteur que par sa position esseulée et le sentiment d'étrangeté qu'elle dégage, car on ne s'attend pas à la trouver à cet endroit, en plein milieu du bocage.

Quand on vient de Gourin, après avoir roulé sur une douzaine de kilomètres, on la distingue sur la gauche de

la route qui file droit sur Plouray dans la direction de Guéméné. A trois ou quatre reprises, dans les échancrures entre les escortes d'arbres, la colline attire le regard par sa forme arrondie, dénudée, parée de tons fauves. Elle se détache du décor au-dessus des prairies, à cinq ou six kilomètres de la route, mais il est difficile en vérité d'apprécier la bonne distance, car elle donne l'illusion d'appartenir à une région éloignée et produit sur le voyageur un effet envoûtant. On dirait même qu'elle annonce une contrée nouvelle sous un autre climat. Cela peut s'expliquer par la variation inattendue du relief à cet endroit précis, et de ce fait à un changement de végétation sur un sol de nature différente. On passe sans transition de l'herbe à la bruyère. J'ai pu observer des phénomènes semblables en Irlande dans l'est du Mayo, où l'on trouve des formations morainiques isolées, abandonnées jadis par les glaciers. Ce sont de petites collines ovoïdes, longues de plusieurs centaines de mètres, appelées *drumlins*. Visibles de très loin, elles émergent de la plaine comme les mammifères d'un troupeau égaré.

Ce n'est qu'après plusieurs passages dans le secteur que j'ai ressenti le besoin d'approcher la Calotte St Joseph. Pour l'atteindre, il faut traverser le bourg étique de La Trinité-Langonnet, et continuer tout droit. Une fois passé le hameau de Botquelvez, on y accède par un

chemin caillouteux de près d'un kilomètre à partir du lieu-dit le Yun.

Le sommet se gagne sans effort. On n'y découvre rien de spectaculaire, juste un grand espace où circulent le vent et le silence. Malgré la faible altitude, on se sent très haut posé. Pas de croix plantée, aucun sanctuaire comme au Mont St Michel de Brasparts ou au Ménez-Bré. Le lieu est moins religieux que solaire, plus favorable, semble-t-il, à des cérémonies druidiques qu'à des prières, car on a le sentiment d'être à l'écoute du temps de la nature, comme si on était parvenu au centre d'une horloge astronomique. Ce n'est pas tant une quête de sacré ou de symboles, plutôt un climat poétique propre à une région que l'on perçoit au sommet de la Calotte St Joseph. Une table d'orientation a été laissée à l'état d'ébauche par ses concepteurs, probablement en panne d'inspiration. N'y figurent aucune inscription, aucune indication fléchée, rien qu'un patchwork de carreaux ocre et brun, rappelant les tableaux de Paul Klee. Il faut dire que le panorama ne fait pas dans le sensationnel, mais la vue se perd à l'infini, par-delà une longue série de vagues irrégulières de terrains jusqu'à une ligne bleue, immatérielle qu'absorbe le ciel. Rien de pittoresque n'apparaît dans le champ visuel, pas d'eaux miroitantes, pas de sites réputés, encore moins de monuments dressés, mais partout la sombre verdure d'un

désert à peine cabossé, que la bourgade somnolente de Plouray aux maisons éparpillées, ne parvient pas à rompre. Le paysage ici est abondamment présent par sa variété jusque dans ses lointains. Vers le sud-ouest, les prairies bocagères d'une texture crépue s'étalent en un mouvement monotone sur une large cuvette paresseuse, au milieu de laquelle on devine les murs grisâtres de l'abbaye de Langonnet. En contrebas, trouée par quelques flaques, une tourbière est parvenue à s'étendre au milieu d'un bois. Sa couleur léonine se détache sur le vert. La région semble complètement vide, avec des airs de parc sauvage protégé. Vers l'ouest, les dernières croupes boisées des Montagnes Noires ressemblent à l'échine d'un monstre antédiluvien. Il n'y a qu'une faible distance entre le sommet et la bourgade de La Trinité-Langonnet qui s'accroche au pied de la colline comme une station de montagne. Avec une paire de jumelles ce serait différent, je pourrai décrypter dans le détail tout un programme d'activités humaines que l'œil ne peut saisir, la petite école du Minez-Du par exemple, l'agriculteur dans son champ, l'homme en bras de chemise qui entasse des bûches pour l'hiver... Je pourrai aussi tenter de définir les échos proches ou lointains qui se propagent, complétés par les aboiements continus d'un chien. La notion du temps se règle ici sur toutes sortes de signaux acoustiques récurrents, comme le tintement

d'une cloche qui sonne les heures, la sortie bruyante des enfants de l'école... De ce balcon tout se présente comme une complaisance idéale à la rêverie dans une atmosphère assez mélancolique qui flotte en permanence, même par beau temps. Rarement je n'ai éprouvé un tel sentiment d'appartenance à la Bretagne.

L'influence des paysages sur le corps et sur l'esprit est inaliénable, mais sans l'émotion qui nous étreint, un paysage n'existerait pas. Ce qui importe, c'est moins ce qu'on découvre que l'état dans lequel on se trouve quand on regarde. À force de revenir sur cette colline je me suis retrouvé plongé dans une sorte d'élévation spirituelle qui permet un cheminement personnel et ouvre d'autres portes que le simple plaisir de contempler le décor environnant. En tous cas l'image que j'en ai gardée a fini par être affectée, confusément, d'un caractère quasi sacré. J'ai compris que cette éminence du centre Bretagne possédait des arguments qui me forçaient à voir au-delà des apparences un coin du monde où je pouvais atteindre mieux qu'ailleurs le rapport avec moi-même que je recherchais. Une force invisible, inattendue, est mêlée à l'affaire, à commencer par la distance mythique que j'avais créée dans mon esprit entre ma position au sommet de cette colline et la somme d'incertitudes que m'offrait la vue dégagée. Le paysage peut donc être la source de pensées libératrices, mais seul importe ce qui

filtre à travers le prisme de notre vision subjective. Chaque retour sur la colline fut comme un temps retrouvé, un espoir qui se faisait jour, peut-être tout simplement celui de percevoir nombre de signes que j'avais emmagasinés depuis fort longtemps dans mon esprit et qu'il me fallait tenter de déchiffrer. Au bout de trois ou quatre visites, j'étais déjà convaincu que la vie n'avait de sens que si l'on ne s'éloignait pas de certains lieux qui nourrissent notre champ intellectuel. Il est clair que la fréquentation régulière de ces lieux est tout le contraire du tourisme.

Je crois beaucoup aux endroits qui ne sont cités dans aucun guide, à tout ce qui échappe aux clichés. À ma connaissance le charme de la Calotte St Joseph semble sous-estimé par les guides touristiques. Quelle chance ! J'ai interrogé beaucoup de gens, plus précisément des Morbihannais. La plupart ignore l'existence de cette colline qui est pourtant le point culminant de leur département. Le Ménez-Hom, le Roc Trévél, le Ménez-Bré, sont des belvédères autrement plus prestigieux, mais trop fréquentés, ils ont perdu une part de leur mystère.

Comment expliquer les raisons profondes de cette attirance vers cette colline bien modeste en comparaison d'autres sites de même nature ? Besoin de sérénité, de lucidité, manière d'atteindre une puissance personnelle que l'on n'atteint jamais, de puiser une autre nourriture

en se hissant sans effort à quelques centaines de mètres au-dessus de la plaine. En aucun cas je voudrais évoquer ici de quelconques forces telluriques, ensorcelantes, ondes positives et autres sortilèges obscurs qui font florès dans le catalogue des croyances populaires. Je pense plutôt à un concept poétique, à la concordance intime avec des lieux qui finissent par appartenir à notre paysage intérieur, et dont la contemplation ouvre d'autres portes. La Bretagne détient tout ce qu'il faut dans ses plis les plus reculés pour éveiller cette concordance.

La découverte de la Calotte Saint-Joseph fut pour moi une révélation au point de la voir réapparaître régulièrement dans mes souvenirs, me signalant que je n'ai pas encore fini d'en tirer l'essentiel, me rappelant aussi qu'on ne saisit jamais tout à fait un coin de terre, un village, une région, qu'il y a toujours quelque chose à explorer quand il n'y a, semble-t-il, rien qui puisse retenir l'attention. Rien est le plus souvent associé au vide, au néant, aux lieux sans intérêt. Ce serait plutôt une invitation à renoncer, à rebrousser chemin. On entend trop souvent « Il y a rien à voir par ici » ou bien « Il n'y a rien à faire ». Derrière le mot « rien » se cache une paresse de la perception. Notre absence au paysage, notre détachement de la réalité sont tels que nous ne subissons le plus souvent que des effets d'apparence. On ne regarde

jamais assez attentivement les choses qui nous entourent. Henri Thomas va encore plus loin quand il affirme : *Je voudrais connaître à nouveau un paysage et une saison desquels dépendent, me semble-t-il, ma santé physique et morale.*

En haut de la Calotte Saint-Joseph, les yeux dessillés, animé d'impressions aussi vagues que stupéfiantes, je peux rester longtemps dans une totale immobilité. On rencontre un paysage comme on rencontre une personne ; il y a toujours ce qui est apparent et quelque chose qui ne se dévoile pas. Au-delà des illusions qu'il accorde, le paysage que je découvre du haut de cette colline m'oblige à une expérimentation sans fin de ce qu'on appelle familièrement les états d'âmes.

Ce qui importe ici ce n'est pas de trouver la solution mais d'entrevoir l'énigme.

Titre II

Les itinéraires proposés par les offices du tourisme n'invitent qu'à se rendre sur des sites courus, aménagés pour accueillir le plus grand nombre de visiteurs. Aucune surprise à attendre de tels lieux. Les responsables de la promotion d'une région ne manquent pas de slogans pour attirer les masses. Ils signalent les monuments, les musées, les ruines d'un château, les légendes locales, les points de vue imprenables, mais ils ignorent tout ce qui s'écarte des sentiers battus puisque ce n'est pas leur vocation.

Les lieux qui m'émeuvent ressemblent plutôt à des trous perdus où l'on arrive presque par hasard au cœur de l'après-midi à l'heure de la sieste, surpris de ne rien voir qui bouge autour de soi. La bourgade semble évacuée, le silence est pesant, on entend seulement un aboiement lointain ou le ronflement d'une tondeuse. On cherche en vain une chose ou une forme qui accrochent le regard et donnent envie de s'en approcher. On attend parfois une heure avant de voir une créature apparaître

au fond d'une ruelle débouchant sur les champs voisins, une personne à qui vous êtes tenté de poser les questions les plus banales, en sachant que dans toute conversation, l'enchaînement des échanges est toujours fertile, puisque chacune de nos existences se vit comme un récit. C'est le commencement du vrai voyage, réservé aux rencontres inattendues, aux émotions imprévisibles, aux humeurs primesautières, loin des emballlements grégaires où l'on écoute d'une oreille distraite la logorrhée d'un guide. En voyage, la question de savoir comment me comporter sans avoir l'air d'un touriste ne cesse de me tarauder, puisque je garde toujours à l'esprit le propos de Calaferte : « *Le touriste est un idiot de passage* ».

Lennon est un bourg aéré, sans grand caractère, incliné vers le sud, sur une terrasse au-dessus de la vallée de l'Aulne, à un saut de puce de la route à deux voies qui rejoint Châteaulin à Rennes, véritable frontière séparant la Bretagne en deux hémisphères telle une ligne de partage des eaux. Dans ces parages l'Aulne a été trop paresseuse pour creuser une vallée encaissée aux allures de gorge qui aurait attiré une foule de visiteurs. Géographie et géologie déterminent l'attrait d'un paysage avant l'imagination des hommes, toujours réductrice devant la puissance ou la fantaisie de la nature.

Lennon est une halte léthargique, dépourvue de la plus élémentaire notion de séduction, que le hasard accorde à celui qui a pris la décision soudaine de quitter la grand route sans intention précise. Dans le fond, en débarquant ici, je me suis rendu compte que je ne connaissais pas ma région et qu'il y avait des centaines de localités semblables à découvrir dans la campagne bretonne. Souvenons-nous de Lao-Tseu : « *Le but suprême du voyageur est d'ignorer où il va* ». Pour bien connaître la Bretagne il fallait que je cultive à tout moment l'art de la déviation.

On gare sa voiture sans stress dans le bourg de Lennon, sur une place centrale aussi propre que déserte, dont l'impression première est qu'elle est dévolue aux espaces vides si l'on regarde les emplacements peu foulés du parking rehaussé de gazon. Ce jour-là un conseiller municipal à la retraite arrachait dévotement les mauvaises herbes des parterres. Les arbres de la place, me dit-il, venaient d'être ébranchés pour ne pas entraver l'atterrissage éventuel d'un hélicoptère le 11 juillet prochain. Tout le village se préparait au passage du Tour de France dans ce patelin aux accès escarpés quand on remonte de la vallée de l'Aulne par des chemins sinueux.

Devant moi j'ai cru voir les halles d'un marché couvert avant de réaliser que ce n'était qu'un abribus de

taille volumineuse. Personne ne vous attend ici, pas d'office de tourisme, pas de boutiques proposant des spécialités locales, pas de promenades guidées. Il n'y a plus aucun commerce dans le bourg. Seule la façade du pub Lennon's, parée d'un vermillon flamboyant, attire le regard. Si la localité réclame encore le droit de ne pas être rayée de la carte, c'est peut-être grâce à l'existence du pub Lennon's. Le jeu de mots était facile à trouver pour le jeune patron, un fou de rock et de folk, inconditionnel des Beatles. Chaque mois il organise des soirées enfiévrées qui attirent près de trois cents personnes venues de toute la Bretagne. Le bourg se réveille alors comme une marmite en ébullition qui vient secouer la vie tranquille des habitants plongés le reste de l'année dans un silence de cathédrale.

Si on évaluait la qualité d'une bourgade au confort des toilettes publiques, Lennon arriverait en tête dans le département. Celles de Lennon sont presque aussi spacieuses que le hall de réception d'un palace. Elles sont annoncées en grande pompe sur des parements de bois exotiques par des caractères de la même taille que ceux de la salle des associations qui la jouxte. Propreté de laboratoire, carrelages muraux violine et ocre italien, éclairage d'ambiance automatisé, aération impeccable, hublots de fantaisie, vasques évasées, défibrillateur, rien n'est négligé dans ce lieu d'aisance peu fréquenté, aussi

net qu'un bloc chirurgical où l'on se plairait à séjourner plusieurs heures par mauvais temps, en attendant l'embellie.

Un ancien commis des Ponts-et-chaussées nommé Joseph Bigot, reconverti en architecte, a reconstruit l'église de la Sainte Trinité en 1862. Cet homme de passion avait fourbi ses premières armes quelques kilomètres plus bas sur le chantier du Canal de Nantes à Brest, avant de prendre de la hauteur et devenir directeur des édifices diocésains en 1837. On lui doit – excusez du peu – les flèches de la cathédrale de Quimper et le Château de Keriolet à Concarneau, mais aussi, dans la vertu des contraires, les plans de la Maison pénitentiaire de Landerneau en 1872. Passé sans transition de la rigueur géométrique d'un canal aux élégantes subtilités de l'art religieux n'était pas un obstacle pour cet architecte de haut vol qui n'a cessé, sa vie durant, de conduire ses projets avec l'audace raisonnée des génies.

Nulle envie de pénétrer à l'intérieur de l'église puisqu'il fait beau dehors, que chaque fond de rue s'échappe vers une belle campagne et offre au regard des fragments sombres de collines, des vues proches de la carte postale. On pourrait tourner en rond pendant des heures dans le bourg de Lennon en suivant un périmètre connu, et bailler d'ennui, s'il n'y avait les Montagnes Noires. Elles sont là, tout près, de l'autre côté de la

vallée de l'Aulne, sous un ciel d'un éblouissement prodigieux. Juste en face, la Roche du Feu, un sommet sans prétention, couronné de bois épais, est son point d'orgue. Devant ces faibles reliefs, je me suis senti en vacances, loin de ma Bigoudénie océane, où je me demande si le vent d'ouest ne s'acharne pas à araser encore plus la plaine littorale. S'ils sont attractifs, les paysages ne méritent pas toujours qu'on fasse l'effort de les atteindre car l'on risque d'être déçu quand on les traverse. Ce pourrait être la bonne raison de s'attarder à Lennon, garder à l'esprit, longtemps après, l'impression visuelle de ces Montagnes Noires rêvées.

Le temps s'est attardé à Lennon, celui d'une époque où le caractère domestique prévalait et que chacun des habitants se reconnaissait dans le langage de l'autre, quand un ensemble de repères déterminait la place de chacun pour une identité commune dans un espace limité.

Titre III

« Je retourne à mon bateau ! ». C'est bien cette formule saugrenue qui me vient à l'esprit à chaque fois que je rentre dans le pavillon confortable que je viens de louer pour quelques mois sur le front de mer à Saint-Guérolé. Un pavillon ? Plutôt une passerelle immobile, lumineuse, tournée au sud, sans roulis, sans cap à suivre, sans ronflement de machines. Je me trouve dans la posture attentive d'un timonier à bord d'un navire à l'ancre. La vue offerte en ce lieu est telle, qu'elle dissuade de vouloir s'en extraire pour convoiter d'autres ailleurs. Elle aurait même pour effet de plonger l'occupant dans un état contemplatif proche de la torpeur. Depuis que suis installé ici, je réalise que l'idée de partance est avant tout contenue dans la vision obsédante d'un horizon occidental en perpétuelle fluctuation.

Reclus de luxe arrivé là pour une durée improbable, j'en prends plein les yeux à chaque minute. Commençons par l'inventaire descriptif. À ma gauche, la chapelle de